

Bernard Lahire

Pour une utopie réaliste : enseigner les sciences du monde social dès l'école primaire

« Un peuple est d'autant plus démocratique que la délibération, que la réflexion, que l'esprit critique jouent un rôle plus considérable dans la marche des affaires publiques. Il l'est d'autant moins que l'inconscience, les habitudes inavouées, les sentiments obscurs, les préjugés en un mot soustraits à l'examen, y sont au contraire prépondérants. » (É. Durkheim, *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit*, 1890-1900.)

Alors que le combat pédagogique le plus urgent pour les sciences sociales paraît se situer au niveau du lycée où leur légitimité, à côté des « sciences » et des « humanités », est fréquemment remise en question, on peut se demander s'il est bien raisonnable (rationnel et stratégique) de s'interroger sur la possibilité d'un enseignement des sciences du monde social (sociologie et anthropologie notamment) dès l'école primaire. N'est-il pas utopique de s'« attaquer » au primaire, alors même qu'à l'université les sciences qualifiées, dans la plus grande tradition mythique, de « dures » renvoient encore les sciences du social au statut flou mais dévalorisant de sciences « molles » ?

Mais il est parfois des utopies réalistes. Ces utopies nécessitent, tout d'abord, la production d'arguments pour convaincre de l'importance de l'enseignement précoce des sciences sociales pour la vie collective et le développement mental et comportemental des enfants. Ce travail d'argumentation doit être accompli avec le plus grand sérieux, car il permet de répondre en partie à la question fondamentale que devrait se poser tout chercheur en sciences sociales : « Pourquoi des sciences sociales ? » ou encore « À quoi servent les sciences sociales ?¹ ».

Ce que je voudrais soutenir ici, c'est donc le fait que l'enseignement *pédagogiquement adapté* des sciences du monde social à l'école primaire – comme celui de l'histoire ou de la géographie, dont on n'oserait plus remettre aujourd'hui en cause la présence légitime au sein du cursus primaire malgré leur statut de savoirs savants – constitue une réponse adéquate, et plutôt meilleure que d'autres, aux exigences modernes de formation des citoyens.

Ces sciences, et notamment parmi elles, la sociologie et l'anthropologie, se sont historiquement construites contre les naturalisations des produits de l'histoire, contre toutes les formes d'ethnocentrisme fondées sur l'ignorance du point de vue (particulier) que l'on porte sur le monde, contre les mensonges délibérés ou involontaires sur le monde social. Pour cette raison, elles me paraissent d'une importance primordiale dans le cadre de la Cité démocratique moderne. Elles se sont peu à peu, au cours de leur histoire, imposées à elles-mêmes des contraintes souvent sévères en matière de recherche empirique de la vérité, dans la précision et la rigueur apportées à l'administration de la preuve et se distinguent par là même de toutes les formes d'interprétation hasardeuses du monde. Passant de la philosophie sociale, qui pouvait dissenter de manière générale et peu contrôlée, à la connaissance théoriquement-méthodologiquement armée et empiriquement fondée du monde social, sociologues

1. Cf. P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Minuit, Paris, 1980 ; N. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Pandora/Des sociétés, Paris, 1981 et B. Lahire (sous la dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, Paris, 2002.

et anthropologues ont ainsi inventé une forme rationnelle de connaissance sur le monde social qui peut légitimement prétendre à une certaine vérité scientifique (même si celle-ci, comme dans d'autres sciences, n'est jamais définitivement établie). Lorsqu'elles sont fondées sur l'enquête empirique (quelle qu'en soit la nature), les sciences du monde social peuvent ainsi utilement, dans une démocratie, constituer un contrepoids critique à l'ensemble des discours tenus sur le monde social, des plus professionnels (discours politiques, religieux ou journalistiques) aux plus ordinaires.

À une époque où l'on évoque publiquement la nécessité de former à la citoyenneté, et où certains n'envisagent de répondre à cette exigence que par l'enseignement de la morale ou de l'éducation civique, il est étrange de ne pas voir éclore l'idée selon laquelle ces sciences du monde social pourraient être au cœur de cette formation : le relativisme anthropologique (qui n'a strictement rien à voir avec un ultra-relativisme « égalisateur » ou un indifférentisme éthique), la prise de conscience de l'existence d'une multiplicité de « points de vue » liée aux différences sociales, culturelles, géographiques, etc., la connaissance de certains « mécanismes » et processus sociaux (et non la seule visite guidée des institutions officielles de la République...), tout cela pourrait utilement contribuer à former des citoyens qui seraient un peu plus sujets de leurs actions dans un monde social dénaturalisé, rendu un peu moins opaque, un peu moins étrange et un peu moins immaîtrisable.

Alors que nous sommes désormais capables d'enseigner l'attitude scientifique à l'égard du monde physique et naturel, nous laissons tranquillement se développer des attitudes magiques et pré-rationnelles vis-à-vis du monde social. Norbert Elias a bien montré que, au cours de l'histoire, les hommes ont progressivement conquis une attitude de distanciation, tout d'abord par rapport aux phénomènes naturels puis, plus difficilement, à l'égard des phénomènes sociaux. En effet, les hommes des sociétés pré-scientifiques ont été matériellement et cognitivement impuissants face aux « caprices de la nature ». La science, elle, s'inscrit dans un processus de distanciation et de contrôle des affects. En donnant les moyens de ne pas prendre ses désirs pour la réalité, de voir les choses de manière moins directement attachée à la position de celui qui voit, l'attitude scientifique permet de sortir progressivement de l'implication (*involvement*) de l'homme vis-à-vis de la réalité : « Les membres des sociétés où règne la science ne sont généralement pas conscients du haut degré de distanciation, de maîtrise de soi et de neutralité affective requis pour reconnaître que des événements qui entraînent pour vous plaisir ou souffrance — et surtout de la souffrance — peuvent être le résultat tout à fait non intentionnel de causes inanimées, de mécanismes naturels sans but ou de ce que nous appelons le "hasard"². » Mais ce que les hommes ont réussi vis-à-vis de la nature avec force et efficacité, ils n'ont toujours pas su complètement le rééditer concernant le monde social. Elias note, à juste titre, un affaiblissement de l'attitude distanciée lorsqu'on passe du rapport à la nature au rapport au monde social. Il y a là un défi que l'École serait aujourd'hui en mesure de relever.

2. N. Elias, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Fayard, Paris, 1993, p. 95.